

*LA FEMME TROUVE SA LIBERTÉ
(SA DIGNITÉ) DANS LE TRAVAIL*

C'EST le lieu commun suit le précédent comme l'odeur suit la mouffette. Il faut bien que, même dans les lieux communs, la femme vienne après l'homme! Et ces dames qui veulent conquérir leur dignité et leur indépendance à l'égard de l'homme, l'expriment grâce à un lieu commun qui découle d'un très masculin.

Vive la liberté, madame!

Le jour se lève. Il fait doux au lit. Mais on n'a pas le temps de s'en apercevoir. Mon homme va partir. Il faut allumer le feu, allumer le feu, le café... allons, un peu de lumière... et c'est une nouvelle journée qui commence; une sur dix mille, la soupe, les gosses, le linge, le ménage; et l'on recommencera demain. Le feu, le café, le ménage et la soupe, les gosses et le mari. Univers borné, entrecoupé de quelques éclaircies de joie ou de colère. Mais où donc serait l'initiative et l'expansion? Il n'y a point de temps. Il n'y a point de nouveauté. La nouveauté vient de l'extérieur comme l'aigle. Malheureuse comparaison, aujourd'hui c'est

comme une rocket. La nouveauté, c'est le chômage, la guerre, qui ont gracieusement remplacé la peste et la famine. Peut-être le dimanche, la messe. Mais on n'y va plus beaucoup. Et cependant cela donnait un certain sens, une certaine teinte, une certaine orientation à toute la semaine.

Allons, madame, allons, il faut vous libérer. Il faut secouer cette apathie, ce néant quotidien qui n'a pas de sens. Car enfin, préparer la nourriture de son mari et de ses enfants, cela n'a pas de valeur. Même si cette simple cuisine reflète une très haute civilisation. Besogne d'esclave que de servir quelqu'un; votre dos courbé devant l'âtre est un dos servile, et nous voulons que vous soyez une Personne. Redressez votre dos. Ne soufflez plus le feu; tant pis, tant pis, la flamme claire ne sera pas là chaque matin un signe de vie et de résurrection. Mais qui donc se soucie bien des signes? Et la maison sera peut-être poussiéreuse, ne sera plus animée par rien, n'aura plus de cœur vivant, mais vous entrerez dans le grand monde extérieur. Vous allez être en contact avec les variations politiques et la haute culture, avec les Événements et l'Histoire. Vous devenez enfin un personnage du drame. Voici que des millénaires durant vous êtes restée attachée à des besognes inférieures, emprisonnée dans l'égoïste milieu familial, étroit, borné vous avez été absente de la Vie, et maintenant nous ouvrons enfin les barrières, nous détachons les chaînes. Vous voici femme, plongée dans le courant de la liberté qui est Action.

Nous ne sommes certes pas de stupides idéalistes, nous, et nous savons très bien qu'il n'y a pas de liberté sans argent. Où va donc vous conduire votre premier pas, femme enfin libérée? Mais au travail, voyons. Seulement, notez-le bien, gardez-le bien dans votre cœur, redites-vous-le tous les jours de votre vie, c'est un travail *libre*, c'est un travail qui vous donne de l'argent, votre argent. « Ouf! Nous avons dû pendant des années recevoir notre malheureux argent d'un mari qui grognait, qui fronçait les sourcils. Quelle

horrible dépendance! Et maintenant, nous l'avons, cet argent, bien à nous! » Mais de *Qui* le recevez-vous?

* * *

Ne nous méprenons pas! Ce n'est pas à la femme qui travaille que je m'attaque. C'est au lieu commun. La femme d'ouvrier ou d'employé contrainte au travail parce que l'on ne peut pas vivre avec un seul salaire, la femme soviétique contrainte au travail par un régime où le travail est dieu, elle est victime, elle est soumise à une fatalité, elle est dans l'ordre de la nécessité qui lui fait ployer les reins, et je me garderais d'ajouter à sa peine. Mais j'en veux, j'en veux mortellement et avec colère aux menteurs qui viennent falsifier sa condition en déployant dans de savants articles, sociologiques, psychologiques, psychanalytiques, éthiques, métaphysiques, théologiques, que cela est un bien; qu'il ne s'agit pas d'une contrainte, mais d'une liberté; qu'il ne s'agit pas d'une peine, mais d'un accomplissement!

J'en veux à celles qui déclarent que l'image de la femme centre de la maison, éleveuse des futurs hommes et créatrice du foyer n'est qu'un mythe, expression d'une société et d'un temps localisés. Qu'est-ce qui est plus important? Former des enfants et leur créer une vie véritable ou percer des trous dans les tickets de métro?

J'en veux à celles qui font passer la vessie pour une lanterne en confondant ce qui est avec ce qui devrait être et proclament l'excellence du travail féminin en indiquant, bien sûr, qu'il faut « aménager le temps de travail », « donner une qualification spécifique à la femme », etc., toutes choses dont on sait qu'il est impossible de les appliquer.

En U. R. S. S., une majorité de femmes sont manœuvres et cantonniers.

J'en veux à la sottise proclamant que c'est en travaillant chacun à un travail productif que l'homme et la femme se complètent et s'épaulent, au nom du lieu commun que c'est ce travail-là qui assure la dignité!

J'en veux à ces intellectuels qui mélangent l'expérience de la bourgeoisie désœuvrée avec celle de la femme réduite au travail. Que la bourgeoisie désœuvrée se livre à quelque travail et par là sorte relativement de son néant, soit. Mais cela n'a rien à faire avec l'expérience commune, celle, aussi bien, de la vieille fille qui doit gagner sa vie : on n'a pas le droit de lui dire que c'est beaucoup mieux, beaucoup plus accomplissant et enrichissant que le mariage. Et cela d'autant plus que les jongleurs de notre lieu commun n'accumulent leurs savantes études que pour, en définitive, justifier la société comme elle est, pour y adapter la femme, après y avoir absorbé l'homme, et que la femme soit bien contente. On a coupé la tête. Mais on y a mis le papier de soie.

* * *

Le jour se lève, il fait doux au lit, mais on n'a pas le temps de s'en apercevoir. Pas le temps d'allumer le feu, pas le temps de se chauffer; dehors, il fait gris. Plus le temps de rester dedans. Vite les enfants, allons qu'ils se dépêchent, déjà 7 heures, je vais être en retard. Pas le temps d'avaler le café brûlant. Dehors les enfants, dehors les enfants, dehors le mari, que je parte moi-même, allez les deux aînés, pensionnaires à l'école, allez le petit dernier, à la crèche! Après tout ce serait plus simple de le mettre tout le temps à la crèche plutôt que de le mener à 7 heures et de le reprendre à 19 heures. On ferme la maison. Voilà (7 h 10, ça va). Elle restera morte jusqu'à ce soir. Et ce soir, on aura tout juste le courage de se coucher. Vite et plus vite. Le métro n'avance pas ce matin. Pourvu que je n'arrive pas en retard! Déjà la semaine dernière... Se faire engueuler par le contremaître, par le chef de bureau, engueuler, engueuler...

Se faire embrasser par le contremaître, par le chef de bureau, peut-être par le patron ou le directeur, embrasser, embrasser...

Se faire chicaner sur son salaire, rogné par le comptable. Se défendre, se défendre, fatigue, monotonie de la machine, monotonie du papier, monotonie des mots, écœurement de l'odeur, écœurement des visages, écœurement de la fatigue et de l'absurdité.

Il n'y a pas de régime qui change cela. Il y aura toujours un contremaître et toujours un chef de bureau; qu'il soit capitaliste ou socialiste, qu'est-ce que cela fait? Attelée à des tâches grossières ou absurdes. Combien la cuisine nuancée était moins grossière que la machine à écrire! Combien raccommoier la culotte du garçon était moins absurde que ces tas de papiers!

Mon argent, mon argent, mais je le reçois toujours. Voici le patron, le directeur, le caissier, on me le jette à la figure, mon argent, prix d'achat de ma force et de ma vie. Car l'argent que je recevais de mon mari était le fruit d'une relation humaine, et c'est vrai que les relations humaines ne sont pas toujours agréables. Je n'ai pas voulu le recevoir dans cette relation profonde et unique, et maintenant je le reçois du patron qui me méprise ou de l'État qui m'ignore.

Il est vrai que c'est mon argent, maintenant, et non plus celui de nous deux. Il est vrai que je ne dépends plus de personne, ou plutôt que je ne dépends plus de mon mari, de celui qui est chair de ma chair, mais que je dépends de cette innombrable hiérarchie sociologique, anonyme et toute-puissante, dont les empreintes se marquent dans mes membres et mon visage avec cruauté. Ordres de l'administration, du chef, du capitaliste, de l'anticapitaliste... A vos ordres, mon capitaine!...

Ne soyez pas folle, il faut bien dépendre de quelqu'un dans la société. Mais alors pourquoi pas de mon mari? Il paraît qu'ayant mon argent en poche, je suis indépendante. J'en fais ce que je veux de mon argent. Ce que je veux? Allons donc! Il entre dans ce gouffre sans fond des dépenses du ménage. D'un ménage qui n'existe plus. Et au bout, il y a le cinéma; au bout de la fatigue, il y a la plongée dans

le néant; oublier, oublier qu'on existe, que l'on a mal aux reins et à la tête, oublier pour une soirée, en fonçant dans le rêve et le mensonge. On en sortira un peu plus abruti, un peu plus vidée, et couchée à 1 heure, le lever à 6 sera plus dur encore. Demain on sera encore plus claquée; mais quoi, ce soir, il fallait la drogue, il fallait user son argent aussi. Mon argent, mon argent, à quoi l'emploierai-je? Acheter des meubles pour la maison? Mais je n'y suis jamais dans la maison. A quoi bon l'aménager? Je ne la connais plus. Acheter de bonnes nourritures, mais je n'ai pas le temps de les préparer comme il faut. Le dimanche? Ah! non, je suis trop fatiguée pour me mettre à la cuisine que d'ailleurs je ne sais plus faire. Quand même si je peux acheter le réfrigérateur, le poste de télévision et des conserves de luxe. Le meuble anonyme et le robinet à son, la nourriture absente pour des êtres absents. Et puis des bas de nylon. Voilà la liberté, voilà tout le contenu, toute la réalité de ma liberté!

Humeur massacrante de mon mari; quand il rentrait, c'est vrai qu'il était toujours énervé, je me plaignais et ne comprenais pas. Maintenant, nous nous rencontrons à la porte de notre maison, venant chacun de notre travail, chacun exaspéré, chacun tendu, et nous sommes deux à être de mauvaise humeur, deux qui auraient besoin d'un lieu accueillant, d'une détente, d'une affection souriante quand on arrive, deux qui se rencontrent avec la même exigence et le même besoin. Mais personne pour y répondre, pour apaiser notre rancœur; et nous ne pouvons plus que nous heurter, devant les visages fermés de nos enfants. Visages dont je ne connais plus les expressions. Car je ne les vois qu'ensommeillés le matin et fatigués le soir, visages qui se pétrissent dans d'autres mains que les miennes, qui reçoivent d'autres affections que la mienne, visages chaque jour plus étrangers, qui m'ignorent et que j'ignore. Vive la liberté, madame!

La liberté du néant.